

Sa vie est un roman

DANDY BYRON

Lord Byron fut en son temps un dieu vivant.

Une importante biographie retrace l'existence de ce don Juan légendaire, à qui l'on doit des poèmes épiques et chevaleresques

Lord Byron, c'était donc une blague : ces yeux gris tournés vers les lointains, cet air tarte qu'il prenait en rêvant à des futurs, sa manière ennuyée d'observer les humains. En vérité, il boitait bas et se rongeaient les ongles. Et l'on comprend que, souffrant à la fois des hémorroïdes et de la chaude-pisse, il ait toujours affiché cette mine constipée à quoi l'on reconnaît les poètes romantiques et les ennuyés de l'intestin. L'a-t-on dit séduisant, oli cœur, beau garçon ? Et pourtant Byron était, n'en déplaise à sa légende, court sur pattes et gras-ouillet – un petit gros.

Ce dandy banal fit rêver cependant toutes les femmes d'Angleterre et la moitié des cœurs l'Europe jusqu'à recevoir, de tous ces coins du monde cultivé, des villets parfumés qui contenaient, vieillies dans la nature des femmes comme des bouquets champêtres, les touffes de poils pubiens. Essayez, aujourd'hui, d'envoyer par e-mail des talismans de cette espèce ! Byron, en tout cas, se lassait bientôt d'être le centre de ce « *microcosme sur échasses appelé le grand monde* » : lorsqu'il s'installe en 1816 sur les rives du Léman, il se plaint d'être observé à la jumelle depuis le bord opposé « *avec sans doute des verres très grossissants* ». Ainsi voit-on, pour la première fois peut-être, une légende vivante offrir du star-system, un monstre sacré tourmenté par des paparazzi.

Dans la monumentale biographie qu'il lui a consacrée, et que les Editions Autrement ont ramenée à de plus modestes proportions (un volume au lieu de trois), Leslie Marchand rapporte donc des frasques du poète : Caroline, Augusta, Annabella qu'il épousa et molesta, des centaines d'autres encore, filles des rues ou demoiselles en vue dont Byron jugeait indifféremment qu'elles taient « *toutes des catins* ». C'est qu'il chérissait le léser pour lui-même et, en parfait don Juan, emmassait le plaisir à pleine bouche quand il posait n baiser sur leurs lèvres. Du moins notre nouveau Brummel se réjouissait-il à l'idée de pouvoir

continuer à « *copuler* » aussi longtemps, disait-il, qu'il lui resterait un testicule. Et de s'abattre en toute occasion, « *comme la foudre* », sur les domestiques de la maison.

Car Byron, avant Hugo, cet autre maniaque sexuel, tenait que le nichon de la bonne valait bien celui de la comtesse et, démontrant par l'expérience cette vérité d'évidence, passa d'un cul à l'autre en faisant une étape dans celui de sa sœur.

Nul interdit, on le voit, nul tabou chez cet « *animal humain de la grande espèce* » (Charles du Bos).

On l'imagine aujourd'hui, se trémoussant à la Gay Pride, simplement habillé de papier cellophane ou tout entier recouvert de barbe à papa.

Il est vrai que Byron, avec les garçons, était aussi à son affaire – quand Leslie Marchand, sur ce chapitre, l'est beaucoup moins : il passe aussi vite qu'il le peut sur son homosexualité. L'art, disait Casanova, de « *dorloter l'amour* » ? Byron, plutôt, lui forçait le calbute en obligeant ses mignons à des manières qui n'ont cours que dans les temps dissolus et les quartiers malhonnêtes. Combien d'amants, combien de maîtresses auront donc vu, de Londres à Venise, le nabot se déshabiller devant eux, et découvert ainsi que, contrairement à ses vers, il lui manquait un pied ?

Byron, de fait, commença difforme, et ce pied bot qu'il avait à la naissance fut à jamais son chef-d'œuvre : car il serait désormais l'homme double, il incarnerait toujours cette beauté contrariée, baroque – il aurait, dans la chaussure, le nez de Cyrano. Né en 1788, mort en 1824, Byron n'a-t-il, du reste, les meilleures raisons de clopiner ? C'est qu'il est des deux siècles, un pied chez Laclous, un autre chez Lamartine. Ainsi le libertin se meurt en lui, tandis que tombe doucement la pénombre romantique, comme une censure au plaisir, et que Byron lance, avant la nuit complète, le bouquet final de son feu d'artifice.

Cette frénésie érotique le classe au premier rang des modernes, et fait du plus éculé des excen-

triques un contemporain capital, un maître éternel. Tout, chez lui, n'est-il pas jeunesse ? Ébroufe, morgue, éclat ? Cette manière, par exemple, de porter dans les poches de son gilet dès 9 ans, des pistolets chargés. De faire courir chez lui, pendant ses siestes ou ses absences, le mari de son dernier amour, Teresa Guiccioli. C'est à des animaux encore, dont il s'entoura dans sa maison même : ours, tortues, antilopes, chiens, huit chevaux (dix), singes (trois), et puis des aigles, des corbeaux, des faucons. Ce goût qu'il avait de partir à la nage, qui le fit traverser le Tage ou l'Hellepont et, sous les yeux ahuris d'une comtesse vénitienne, en sortant d'un palais, « *dédaigner gondole et se jeter à l'eau tout habillé pour renver à lui* ». Jusqu'à ce pèlerinage en Orient qu'il accomplit en 1810, après Chateaubriand, avant Nerval et Rimbaud, son fils jumeau : ce météore humain ne finira-t-il comme Byron, et au même âge s'adonnant à des trafics dans les sables du désert et boitant de la même jambe, que l'on amputera ?

Byron, quant à lui, avait décidé de quitter définitivement la vieille Europe, ses huissiers et ses femmes qui le « *saint-barthélemissaient* », pour égarer la cause – tous les mariages, on le voit, lui porteraient la poisse – de l'indépendance grecque. C'est à Missolonghi qu'il meurt, armé à la ceinture qui n'auront jamais servi, grand argentier d'une révolution qu'il n'aura pas vu triompher, achevé par des médecins qui n'avaient, dans leur trousse, que des sangsues pour tout soigner.

commencer par son inextinguible volonté de vivre. D'écrire aussi : poèmes épiques et chevaleresques, mélodies hébraïques et discours patriotiques, grandes suites comme ce « *Chevalier Harold* » qui fit sa gloire à 24 ans, nigaudes pieuses de théâtre aujourd'hui bonnes à jeter : Byron s'amuse, comme il a vendu des armes, levé une armée et joué, selon ses mots, avec les médailles. N'est-ce pas ainsi qu'il a conçu « *Don Juan* », cet admirable « *macédoine de tableaux gracieux, amers* »

Dessin de Karine Daisay pour « *Le Nouvel Observateur* ».

Combien d'amants, combien de maîtresses auront vu le nabot se déshabiller devant eux, et découvert ainsi que, contrairement à ses vers, il lui manquait un pied ?

■ GEORGE GORDON BYRON

naquit le 22 janvier 1788. Fils d'un père alcoolique et endetté, il fut élevé en Ecosse, siégea en 1809 à la Chambre des Lords et connut une gloire instantanée avec « *le Chevalier Harold* ». Il épousa, en 1815, Annabella Milbanke, mais le couple se sépara au bout d'un an, et Byron, soupçonné de mener en Angleterre une vie dissolue, partit vivre en Suisse, en Italie, puis en Grèce où il mourut, le 19 avril 1824, à l'âge de 36 ans. Il venait de lever une armée pour lutter contre la domination turque.



et attendrissants, de récits bouffons et sérieux, de réflexions tristes et badines » qui s'inspire de Montaigne et de Rabelais, et rappelle Laurence Sterne et Jonathan Swift ? On sait que Musset, plus tard, réitéra de mémoire la moitié de ses vers, et méritera, pour en toutes choses imiter son maître, le surnom que lui donna Léon Gozlan de « lord Byronnet ».

Ainsi naît, ainsi pousse partout, autour de lui, comme une herbe folle, ce romantisme qui fut la religion du siècle passé, et dont il fut l'église et le parvis, l'orgue, l'autel et le bénitier. « Cieux, montagnes, fleuves, vents, lacs, éclairs ! Vous tous ! Nuit, orages, tonnerres ! J'ai une âme pour vous comprendre ! » Tout est là, dans cette phrase, tout leurit, tout éclate. Voici Leopardi, Senancour, Lamartine, et puis Goethe et Chateaubriand, les leurs admirateurs qu'il inspira aussi.

Byron, inventeur des noires tempêtes, des cioux urieux, des crépuscules rougeoyants ? Il n'en faut pas plus à Leslie Marchand pour déverser sur lui, la tonne, son romantisme de supermarché. Il n'y aurait, à l'entendre, dans cette vie saisie par la débauche, que solitude, désespoir, nostalgie. Au

Avec la comtesse Teresa Guiccioli. Byron meurt à Missolonghi, achevé par des médecins qui n'avaient, dans leur trousse, que des sangsues pour tout soigner, à commencer par son inextinguible volonté de vivre.

fond, Marchand s'y prend comme un cuisinier qui verserait dans la poêle, pour faire suer son échalote, de l'huile d'olive, d'arachide, de tournesol, puis ajouterait une noix de beurre et finirait par y mettre tout le paquet. C'est trop gras, cette cuisine-là. Mais en grattant le vernis comme sur un vieux tableau noirci par l'âge et la fumée, on voit Byron paraître dans ses vraies couleurs de Sixtine, railleur, inconsistant, très cynique et très méchant, sale type à ses heures et toujours mauvais garçon.

DIDIER JACOB
« Byron, portrait d'un homme libre », par Leslie A. Marchand, *Autrement*, traduit de l'anglais par Odette Lamolle, 648 p., 179 F.

En librairie

Si les étagères des librairies pouvaient parler, elles vous diraient que Byron n'a jamais existé. Que peut-on lire aujourd'hui d'une œuvre qui, en 1830, occupait pourtant treize épais volumes dans la belle édition vert pâle de Dondey-Dupré, libraires à Paris ? Des citations assemblées par Leslie Marchand dans le « Dictionnaire de lord Byron » (Ed. La Bibliothèque, 9, rue du Docteur-

Heulin, 75017 Paris, traduit de l'anglais par Odette Lamolle, 120 p., 80 F) ; des « Poèmes » (Ed. Allia, trad. par Florence Guilhot et Jean-Louis Paul, 128 p., 40 F) ; « Le Prisonnier de Chillon » (Ed. Sulliver, trad. par Claude Dandréa, 210 p., 155 F) ; le « Journal de Ravenne » (José Corti, trad. par Pierre Leyris, 256 p., 110 F). En attendant le « Byron » de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, à paraître le 18 octobre (Ed. Allia, trad. de l'italien par Monique Baccelli, 80 p., 40 F).

DES ÉCRIVAINS LE JUGENT

Byron vu par...

« Nous nous promenions sur la plage de Lido Alina et moi, lorsque nous entendîmes derrière nous le trot de deux chevaux. Nous nous écartâmes et lord Byron passa devant nous avec un ami. L'incroyable beauté de sa personne, le regard pénétrant et voluptueux qu'il lança sur Alina, l'effet visible que ce regard eut sur ma jeune amie me firent comprendre que le train son était déjà potentiellement sûr. Le lendemain matin, je jugeai donc plus prudent de chercher refuge à Padoue. » **Schopenhauer**

« Il y a dans tout grand poète un voyageur sublime ; mais plusieurs, comme Walter Scott comme Chateaubriand et comme Victor Hugo ne se servent des impressions qu'ils ont recueillies, recomposées ou devinées à l'aspect de villes et des pays que pour poser la scène de leurs vastes compositions ; d'autres, comme Byron et Lamartine, font des poèmes avec la partie idéale et majestueuse de leur voyage ; ceux-là parcourent la terre comme les anges de Thomas Moore, en la frôlant à peine du pied. » **Nerval**

« Ils sont pourtant beaux, ces pins foudroyés : Byron, dans ce désert immense / Quand leurs rameaux morts craquaient sous tes pieds / Ton cœur entendait leur silence. » **Musset**

« De vraie puissance poétique, je n'en ai vu chez personne d'aussi grande que chez lui. Par sa compréhension du monde extérieur, par sa faculté de pénétrer les choses du passé, il est aussi grand que Shakespeare. » **Goethe**

« Il y aura peut-être quelque intérêt à remarquer dans l'avenir la rencontre des deux chefs de la nouvelle école française et anglaise, ayant un même fonds d'idées, des destinées, sinon des mœurs à peu près pareilles : l'un Byron, pair d'Angleterre, l'autre pair de France, tous deux voyageurs dans l'Orient, assez sûrement l'un près de l'autre, et ne se voyant jamais seulement la vie du poète anglais a été notée de moins grands événements que la mienne. » **Chateaubriand**

« La maladie, la maladie ! C'est ce qu'on jette au nez de nos livres. Mais qu'est-ce qui n'est pas la maladie dans notre siècle ? Byron, Chateaubriand, n'est-ce pas la maladie ? La grande révolution du christianisme, Jésus-Christ n'est-ce pas la maladie et la souffrance ? Luther, c'était la santé. Qu'est-ce qu'a produit la santé dans notre temps ? Ponsard ! » **Edmond et Jules de Goncourt**

« Purifié de ses poses, de ses débordements, de ce qu'il y a d'à la fois arrogant et puéril dans nombre de ses œuvres, ce qui restera [de Byron] sera égal aux créations des plus grands. » **Lampedusa**

« Byron est le nom qu'il faut faire sonner fermement. L'"Edinburgh Review" le place immédiatement après Shakespeare pour la peinture des passions énergiques. [...] Trois ou quatre des premiers hommes d'Angleterre regardent ces ouvrages comme sûrs d'aller à l'an 2500. » **Stendhal**